



HAL
open science

Luttes de représentation, luttes de visibilité. Notes sur l'iconographie et l'iconologie politiques des dominé(e)s

Maxime Boidy

► **To cite this version:**

Maxime Boidy. Luttes de représentation, luttes de visibilité. Notes sur l'iconographie et l'iconologie politiques des dominé(e)s. Hybrid. Revue des arts et médiations humaines, 2017, Malaise dans la représentation, 4. hal-01975890

HAL Id: hal-01975890

<https://hal.science/hal-01975890>

Submitted on 9 Jan 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



revue des arts
et médiations humaines
Journal of Arts
and Human Mediations

Revue *Hybrid*, n° 4

« Malaise dans la représentation »

Luttes de représentation, luttes de visibilité

Notes sur l'iconographie et l'iconologie politiques des dominé(e)s

Maxime Boidy

Maxime Boidy a soutenu en 2014, à l'Université de Strasbourg, une thèse de sociologie sur la culture visuelle et l'iconographie politique du *black bloc*. Ses travaux actuels portent sur l'histoire intellectuelle des savoirs visuels et sur les esthétiques de la représentation politique. Postdoctorant au Labex Arts-H2H en 2015-2016, il a publié un ouvrage, *Les études visuelles*, aux Presses Universitaires de Vincennes en 2017. Il a récemment coédité et préfacé la réédition de *Techniques de l'observateur. Vision et modernité au XIX^e siècle* de Jonathan Crary (Éditions Dehors, 2016).

Cette étude d'iconographie et d'iconologie politiques interroge les ambiguïtés passées et présentes du politique et du visible inhérentes à l'idée de représentation. Elle montre en quoi certaines pratiques politiques incarnent des « luttes de représentation » sous des formes visuelles singulières. Deux thèses complémentaires sont défendues à l'appui des politiques de la représentation exposées dans divers champs des savoirs savants au cours du dernier quart de siècle. D'une part, les « luttes » qui caractérisent les pratiques contemporaines s'inscrivent dans la longue durée des antinomies du concept de représentation. D'autre part, en marge de ces « luttes de représentation », certaines pratiques font désormais l'objet de « luttes de visibilité ». Si un « malaise » hante nos sociétés, c'est davantage un « malaise dans la visibilité », rendu palpable par la multiplication des usages savants, militants et ordinaires de ce terme.

Mise en ligne : 21 décembre 2017

Texte intégral (format PDF)

La représentation est en crise. Du moins certains journalistes et commentateurs s'échinent à le répéter après chaque scrutin électoral marqué par un taux d'abstention élevé, ou par le score significatif obtenu par un parti situé aux marges de l'échiquier politique. Au cours des dernières années, ce constat a été volontiers associé à l'essor du « populisme », terme flottant réinvesti afin de concrétiser l'idée d'une mise en péril de la démocratie représentative¹. La prudence est pourtant de rigueur. S'il est incontestable que les démocraties occidentales assistent à la montée en puissance d'organisations politiques qui fondent leur argumentaire sur des amalgames visant toutes les élites au pouvoir², la critique de la représentation politique s'incarne également à travers d'autres initiatives : formes de démocratie directe par lesquelles l'exercice de la citoyenneté revendique une prise immédiate sur certains leviers décisionnaires à l'échelle locale ou nationale ; émergence de formes de « porte-parolat » incarnées par des personnalités politiques non professionnalisées, jouissant parfois d'une notoriété gagnée dans d'autres espaces sociaux (monde de la culture, du sport, etc.). Terrain de « luttes de représentation » entre figures en place et nouveaux acteurs, le champ politique ne serait pas en « crise » à proprement parler. Ce serait plutôt un « malaise » qui le traverse, dans la mesure où la délégation politique est moins contestée en elle-même que la classe professionnelle qui tend à la monopoliser³.

Rouvrir la problématique de la représentation hors du seul champ politique contemporain amène à tirer d'autres conclusions nécessaires. La représentation n'est pas tant un concept en crise à l'heure actuelle qu'un « concept-crise » écartelé, de toujours, entre des champs d'application et des acceptions antinomiques. L'historien de l'art Louis Marin le rappelait déjà dans son étude classique sur le pouvoir absolutiste de Louis XIV, la représentation ne désigne pas exclusivement cette présence d'une absence à laquelle elle est souvent associée. Elle est parfois *renforcement de la présence* : « On lit aussi dans le dictionnaire : “Représenter : exhiber, exposer devant les yeux. Représenter sa patente, son passeport, son certificat de vie. Représenter quelqu'un, le faire comparaître personnellement, le remettre entre les mains de ceux qui l'avaient confié à notre garde.” Représenter est alors montrer, intensifier, redoubler une présence⁴ », conclut Marin. Pour sa part, l'historien Carlo Ginzburg note que les acceptions visuelles et politiques « ont en gros quelque chose en commun : l'idée de substitution, de remplacement (qui évoque l'absence)⁵ ». Son examen aborde néanmoins le rôle historique des effigies royales et impériales dans les rituels funéraires en Occident depuis la Rome antique, c'est-à-dire, à nouveau, des dispositifs de présence politique. Concept aux significations antinomiques, la

1 Pour un large tour d'horizon des acceptions et des logiques d'application contemporaines de la catégorie de populisme, voir Pierre Birnbaum, Laurent Jeanpierre et Philippe Roger (dir.), « Populismes », *Critique*, n° 776-777, 2012.

2 On connaît en France le slogan « UMPS » forgé par le Front national, qui visait à amalgamer à même leurs sigles les deux principaux partis politiques français, le Parti Socialiste (PS) et feu l'Union pour un mouvement populaire (UMP) – devenu le parti Les Républicains en mai 2015.

3 Sur ces « luttes de représentation » et cette différenciation entre crise et malaise, voir Assia Boutaleb et Violaine Roussel, « Introduction », *Sociétés contemporaines*, n° 74, 2009, p. 5-17. Le « malaise dans la représentation » qui donne son titre à cette publication s'applique exclusivement au champ politique.

4 Louis Marin, *Le Portrait du roi*, Paris, Minuit, 1981, p. 10.

5 Carlo Ginzburg, « Représentation : le mot, l'idée, la chose », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, n° 46.6, 1991, p. 1220.

représentation articule étroitement des acceptions politiques et esthétiques qui ne peuvent jamais être totalement dissociées.

Cet article entend examiner les ambiguïtés passées et présentes du politique et du visible inhérentes à l'idée de représentation⁶. Il s'agit de montrer en quoi certaines pratiques politiques incarnent, aujourd'hui comme hier, des « luttes de représentation » sous des formes visuelles singulières, dont l'analyse requiert l'outillage conceptuel et méthodologique de l'iconographie politique, encore insuffisamment mobilisé par les sciences sociales⁷. Nos réflexions appelleront également la définition programmatique d'une « iconologie politique », sur laquelle nous reviendrons en conclusion. Deux thèses complémentaires seront défendues à l'appui de certaines considérations portées sur les politiques de la représentation dans divers champs des savoirs savants au cours du dernier quart de siècle. D'une part, les « luttes » qui caractérisent les pratiques contemporaines s'inscrivent dans la longue durée des antinomies du concept de représentation. D'autre part, en marge de ces « luttes de représentation », certaines pratiques matérialisent désormais des « luttes de visibilité ». Si un malaise hante nos sociétés, c'est davantage un « malaise dans la visibilité », rendu palpable par la multiplication des usages savants, militants et ordinaires de ce terme, aussi antinomique que l'est la représentation.

La représentation en théorie politique et dans les savoirs savants

De telles investigations nécessitent de densifier cette entrée en matière. C'est avant tout dans le caractère nécessaire ou superflu de la représentation que se cristallisent ses antinomies en théorie politique. Le problème peut être utilement résumé de la manière suivante : la représentation est-elle un fait *inhérent* au politique ou s'agit-il d'un *supplément* – et, auquel cas, peut-elle être purement et simplement éradiquée ? Sur ce plan, deux camps s'affrontent. Le premier conçoit la représentation comme une composante inaltérable du politique et de l'idéal démocratique : non parce que les démocraties représentatives existantes en incarneraient l'aboutissement historique, mais parce que la représentation serait bel et bien inscrite au cœur même du fait politique. La théorie du populisme proposée par le philosophe argentin Ernesto Laclau illustre cette position. Laclau décrit la mécanique élémentaire du politique comme un antagonisme construit par l'agrégation de demandes hétérogènes autour d'une revendication partagée (un « signifiant vide ») et d'un adversaire commun – il donne l'exemple schématique d'un bidonville où l'absence conjointe de logements décents, d'accès à l'eau, à l'éducation, etc., aboutit à une réclamation commune adressée aux pouvoirs publics. Or selon Laclau, une telle agrégation « *représente* une chaîne d'équivalence⁸ » entre les diverses revendications. Dans la mesure où la constitution de cette chaîne est entendue comme un critère définitoire du processus politique, il en va de même de l'opération de représentation.

6 Ces réflexions s'inscrivent plus généralement dans le cadre d'un programme de recherche intitulé « Pour une iconographie politique des dominé(e)s », sous la direction de Laurent Jeanpierre (LabToP/CRESPPA – Université Paris 8). Le séminaire de recherche lié à ce programme bénéficie du soutien du Labex Arts-H2H.

7 Christian Joschke, « À quoi sert l'iconographie politique ? », *Perspective*, n° 1, 2012, p. 187-192.

8 Ernesto Laclau, *La Raison populiste*, trad. Jean-Pierre Ricard, Paris, Seuil, 2007, p. 191. (C'est l'auteur qui souligne.)

Au contraire, pour une large frange de la critique libertaire, la représentation apparaît non seulement néfaste sur le plan démocratique, mais elle est entendue comme un phénomène accessoire au fait politique, et susceptible, par conséquent, d'être éradiqué. Dans le vocabulaire anarchiste, note Daniel Colson, « le mot représentation doit être pris dans toute son extension, politique, religieuse, scientifique et symbolique : chaque fois que des hommes, des signes ou des institutions prétendent se substituer aux choses ou dire ce qu'elles sont ». Il est notable que cette conception implique, d'emblée, une prise en compte de la représentation dans son sens esthétique et visuel. Pour l'anarchisme, conclut Colson, « il ne s'agit pas seulement de refuser la représentation politique, mais toute forme de représentation, perçue comme forcément extérieure et manipulatrice, distincte des forces réelles qu'elle s'approprie et qu'elle coupe de ce qu'elles peuvent »⁹.

Plus généralement, les lignes de jointure et de fracture entre le politique, l'esthétique ou le scientifique dans les opérations de représentation ont attiré l'attention de penseurs issus de tous les domaines des sciences humaines et sociales au cours des dernières décennies. Ainsi pour le sociologue des sciences Bruno Latour, un grand partage moderne a opacifié les similitudes entre la représentation des non-humains par les sciences et la représentation des humains par les institutions politiques. Cette partition est aujourd'hui ébranlée par un large spectre d'objets hybrides qu'il est nécessaire de reconsidérer hors des cloisonnements hermétiques¹⁰. Sous un autre angle, une réflexion approfondie sur le partage des représentations figure dans un célèbre essai de la théoricienne postcoloniale indienne Gayatri Chakravorty Spivak portant sur le concept de subalternité. Dans une approche d'inspiration marxiste, Spivak y propose une relecture de la distinction entre la délégation de voix (*vertreten*) et la constitution d'une classe en tant que sujet collectif (*darstellen*)¹¹. Dans un registre encore différent, l'anthropologue de l'art britannique Alfred Gell s'est confronté au problème des représentations politiques et visuelles par l'intermédiaire d'une étude approfondie sur l'agentivité attribuable aux objets de la culture matérielle, et accessoirement sur l'idolâtrie comme sentiment empathique et intersubjectif. Cette inclination pour le visible, dans la lignée des travaux de Louis Marin et de Carlo Ginzburg, appelle quelques commentaires supplémentaires.

Selon Gell, rien n'astreint un objet de culte idolâtre à revêtir des traits anthropomorphes ou « iconiques » afin de mériter l'attention d'un dévot. Tout en étant aniconique, une simple roche ou un autel de bois peuvent constituer une « représentation “réaliste” d'un dieu qui soit n'a pas de forme (où qu'il se trouve), soit a une forme “arbitraire” (celui du “corps” particulier qu'il habite) ». Il faut concevoir la pierre dans laquelle l'idolâtre perçoit une existence divine comme « un “représentant” du dieu », nous dit Gell, au même titre que l'ambassadeur d'un gouvernement assure sa représentation en son absence, tout en étant révocable ou susceptible d'assurer une nouvelle charge dans d'autres conditions. Le réalisme ou l'anthropomorphie ne sont pas les bons critères à confronter à l'étude d'un culte idolâtre, que l'on voue non à des portraits, mais à des *corps* tout à la fois esthétiques, religieux, et diplomatiques :

9 Daniel Colson, *Petit lexique philosophique de l'anarchisme. De Proudhon à Deleuze*, Paris, LGF, 2001, p. 281-282.

10 Bruno Latour, *Nous n'avons jamais été modernes. Essai d'anthropologie symétrique*, Paris, La Découverte, 1991.

11 Gayatri Chakravorty Spivak, *Les Subalternes peuvent-elles parler ?*, trad. Jérôme Vidal, Paris, Amsterdam, 2009.

Le sens qu'on donne à la représentation diffère selon qu'il s'agit d'une image ou d'un ambassadeur, mais les deux ont néanmoins un point commun. Un ambassadeur est un élément spatio-temporel que sa nation a détaché ; il voyage et est un interlocuteur pour les étrangers, « comme si » ces derniers pouvaient s'adresser à leur gouvernement à travers lui. [...] Les ambassades sont comme des mini-États fictionnels dans l'État, comme des tableaux représentent des paysages ou des personnages qui ne « sont pas vraiment là où ils se trouvent »¹².

En dépit de leur hétérogénéité, les propos d'Alfred Gell, de Bruno Latour et de Gayatri Spivak, résumés ici à grands traits, présentent une similitude importante. Un constat établi dans le contemporain entre en tension avec un point d'origine, situé à l'aube de ce que l'on peut nommer, à des échelles sensiblement similaires, la modernité. Selon Latour, ce sont bel et bien les « modernes » qui ont consenti à la fiction du grand partage entre science et politique, entre humains et non-humains. La prolifération contemporaine des « hybrides » constitue moins l'avènement d'une ère nouvelle que la fermeture d'une parenthèse de plusieurs siècles fondée sur la certitude de l'étanchéité de sphères arbitrairement différenciées. Spivak, pour sa part, entend proposer une critique du processus définitoire de la modernité européenne qu'est le colonialisme, ainsi que des conditions de possibilité de son historiographie. Quant à Gell, il cherche à mettre en évidence les origines et les ressorts de l'« attitude esthétique » occidentale, qui, à ses yeux, n'est que l'« aboutissement historique de la crise religieuse des Lumières et du développement de la science »¹³. Par conséquent, ce rapide tour d'horizon théorique est nécessaire à notre étude en ce qu'il nous sensibilise à la complexité et à l'historicité des problèmes abordés. À l'aune de ces implications plurielles de la représentation, toute idée d'un « malaise » exclusivement contemporain est infléchie, réinscrite dans la longue durée.

Iconographies de la représentation politique

Les antinomies présentes et passées de la représentation ne sont pas circonscrites aux savoirs savants. Elles sont également perceptibles dans les esthétiques militantes et l'iconographie politique contestataire. Leurs formes actuelles les plus marquantes sont apparues ou se sont pérennisées durant l'essor du mouvement altermondialiste au tournant des années 2000, à l'instar des « *tute bianca* » italiennes¹⁴. Ainsi dénommé en raison des combinaisons blanches revêtues par ses militant(e)s, ce groupe s'est constitué durant les années 1990 en marge des organisations traditionnelles de la gauche italienne, avant de se dissoudre à la suite des violentes émeutes qui ont émaillé le sommet du G8 organisé dans la ville de Gênes au mois de juillet 2001. Ce symbolisme vestimentaire monochrome n'a que l'apparence de la simplicité : ce qu'il visualise n'est autre qu'une *représentation esthétique critique de la non-représentation politique* ressentie par ces sujets.

D'autres esthétiques sont plus intrigantes encore sur le plan des représentations. Ainsi celle du « *black bloc* » : cette tactique urbaine consiste à manifester cagoulé et vêtu de noir afin de préserver collectivement l'anonymat militant. Apparue dans les

12 Alfred Gell, *L'Art et ses agents. Une théorie anthropologique*, trad. Olivier et Sophie Renaut, Dijon, Les Presses du réel, 2009, p. 121 (pour les différentes citations).

13 Alfred Gell, *L'Art et ses agents. Une théorie anthropologique*, trad. Olivier et Sophie Renaut, Dijon, Les Presses du réel, 2009, p. 120.

14 Maxime Boidy, « Visibilities in Words, Visibilities on Bodies : Academic Sociopolitical Theories of Visibility and Militant Teachings from the Genoa Summit of July 2001 », *FQS – Forum : Qualitative Sozialforschung*, t. 18, n° 2, 2017 [à paraître au moment de la rédaction de cet article].

milieux d'extrême-gauche de l'ex-Allemagne de l'Ouest durant les années 1980, elle s'est rapidement pérennisée à l'échelle transnationale, jusqu'à émailler régulièrement les manifestations contre la « loi travail » au printemps 2016 en France¹⁵. Esthétique du politique, le *black bloc* n'est pourtant pas une représentation visuelle critique d'une non-représentation politique, comme c'est le cas des *tute bianche*. Il s'agit d'une forme de représentation esthétique opérant *une critique de la représentation politique elle-même* (fig. 1). La visibilité de la tactique s'inscrit dans une longue tradition occidentale de mise en images des « corps politiques », dont la figure classique n'est autre que le géant qui orne le frontispice du *Léviathan* du philosophe anglais Thomas Hobbes (fig. 2)¹⁶. C'est cette fois par l'imagerie que nous sommes projetés dans la longue durée, ramenés aux origines de la modernité politique occidentale. « Combiner des aspects sans les confondre permet aux images multiples de représenter [...] des entités collectives avec les individus qui les composent et leur sont subordonnés¹⁷ », affirme l'historien de l'art Dario Gamboni à propos du frontispice de Hobbes. À l'inverse, le *black bloc* agrège des éléments pour les fusionner sans subordination hiérarchique. La tactique visualise une corporéité politique alternative dont les composantes visent l'indiscernabilité et l'anonymat.

Ces corpus d'images tracent d'autres filiations historiques qui mettent à mal, elles aussi, l'idée d'un malaise spécifiquement contemporain dans la représentation. L'esthétique critique de la représentation politique que visualise la tactique du *black bloc* trouve par exemple certaines antécédences dans l'iconographie du luddisme. Ce mouvement ouvrier, né en Angleterre au début des années 1810, s'est singularisé par la destruction de métiers à tisser en réaction à l'industrialisation croissante des opérations de filature¹⁸. Aujourd'hui réinvesti pour qualifier divers courants politiques anti-industriels ou critiques de la technologie, le terme luddisme fait initialement référence à un mythique « général Ludd », réputé avoir commandé les opérations de ses troupes sur le terrain. Pourtant, ce dernier n'a eu d'existence historique effective que par la revendication écrite ou par la dépeinture visuelle, tel le « leader of the Luddites » dépeint sous la forme d'un géant vêtu d'habits féminins dans une gravure datant de 1812 (fig. 3).

fig. 1

15 Maxime Boidy, « Le black bloc, terrain visuel du global : éléments pour une iconologie politique de l'altermondialisme », *Terrains/Théories*, n° 5, 2016. [En ligne] <http://journals.openedition.org/teth/834> [consulté le 24 février 2017]

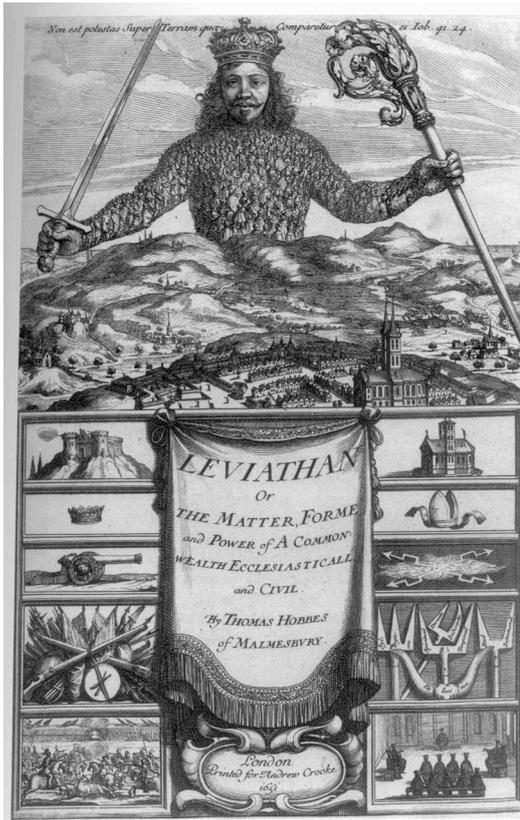
16 Dario Gamboni, « Composing the Body Politic: Composite Images and Political Representation, 1651-2004 », in Bruno Latour et Peter Weibel (dir.), *Making Things Public: Atmospheres of Democracy*, Karlsruhe/Cambridge, ZKM Center for Art and Media/MIT Press, 2005, p. 162-195 ; Carlo Ginzburg, *Peur, révérence, terreur. Quatre essais d'iconographie politique*, trad. Martin Rueff, Dijon, Les Presses du réel, 2013, p. 13-36.

17 Dario Gamboni, « Voir double : théorie de l'image et méthodologie de l'interprétation », in Jean-Hubert Martin (dir.), *Une image peut en cacher une autre. Arcimboldo - Dalí - Raetz*, Paris, Réunion des musées nationaux, 2009, p. XIX.

18 Kirkpatrick Sale, *La Révolte luddite. Briseurs de machines à l'ère de l'industrialisation*, trad. Celia Izoard, Montreuil, L'Échappée, 2006.



Mike Flugennock, *We are a Black Bloc of One*, 2001.
Affiche reproduite avec l'aimable autorisation de l'artiste. © Mike Flugennock.
fig.2



Abraham Bosse, frontispice du *Léviathan* de Thomas Hobbes, 1651. Londres, British Library. Source : [Wikimedia Commons](#).
fig. 3



Anonyme, *The Leader of the Luddites*, 1812.

Source : [Wikimedia Commons](#)

Sur un autre plan, les vidéos de violences politiques désormais désignées sous l'étiquette de « *riot porn* » (« pornographie d'émeutes ») trouvent elles aussi des antécédences esthétiques dans l'histoire du mouvement ouvrier, plus précisément dans la théorie politique du syndicalisme d'action directe¹⁹. Cette historicité vient infléchir ce que la catégorie de *riot porn* engage implicitement, à savoir l'idée d'un voyeurisme pervers spécifiquement contemporain, consistant à se délecter de représentations visuelles sans analyse rationnelle des processus de représentation politique mis à mal par le recours à l'émeute. Une antécédence notable figure dans les écrits du penseur socialiste Georges Sorel sur les enjeux moraux et politiques de la violence prolétarienne. Pour Sorel, pourfendeur de la représentation parlementaire, verbale, du prolétariat, c'est par la représentation esthétique et visuelle que la classe ouvrière doit prendre conscience d'elle-même, à travers le « tableau » (le terme est récurrent dans ses *Réflexions sur la violence*) que compose la grève générale :

Au lieu d'atténuer les oppositions, il faudra, pour suivre l'orientation syndicaliste, les mettre en relief ; il faudra donner un aspect aussi solide que possible aux groupements qui luttent entre eux ; enfin on représentera les mouvements des masses révoltées de telle manière que l'âme des révoltés en reçoive une impression pleinement maîtrisante.

Le langage ne saurait suffire pour produire de tels résultats d'une manière assurée ; il faut faire appel à des ensembles d'images capables d'évoquer *en bloc et par la seule intuition*, avant toute analyse réfléchie, la masse des sentiments qui correspondent aux diverses manifestations de la guerre engagée par le socialisme contre la société moderne²⁰.

Des réflexions de Sorel sur la violence prolétarienne au *riot porn* contemporain se dessine une autre problématique de taille, celle-ci en marge des esthétiques formelles de la représentation politique. Il s'agit du sens à donner aux formes de voyeurisme politique, qu'il convient d'aborder *a priori* non pas comme le fruit de postures passives ou de regards pathologiques, mais comme des modalités de construction subjectives, individuelles et collectives.

Luttes de visibilité

Ces mises en perspective sur la longue durée ne reviennent pas à conclure qu'aucun « malaise » spécifique ne caractérise la situation politique actuelle. Une singularité contemporaine se dessine bel et bien. Cependant, mieux vaut la décrire comme un trouble dans la « visibilité », palpable à travers les usages exponentiels du concept dans les savoirs savants. Ces occurrences se distribuent selon deux acceptions principales. La première se situe dans la filiation de la célèbre critique de la surveillance disciplinaire par Michel Foucault, décrivant les visibilités de l'architecture panoptique comme un « piège²¹ ». Le second paradigme est exemplifié par les réflexions du philosophe allemand Axel Honneth sur l'épistémologie de la reconnaissance intersubjective. Être visible, selon Honneth, ce n'est pas être piégé, ni même faire l'objet d'une perception optique : c'est être reconnu comme un sujet humain à part entière²².

19 Voir Ulrike Lune Riboni, « *Riot porn* : de quoi parle-t-on ? », 7 janvier 2016. [En ligne] <http://window.hypotheses.org/267> [consulté le 24 février 2017].

20 Georges Sorel, *Réflexions sur la violence* [1908], Loverval, Labor, 2006, p. 149-150. (C'est l'auteur qui souligne.)

21 Michel Foucault, *Surveiller et punir. Naissance de la prison*, Paris, Gallimard, 1975, p. 234.

22 Axel Honneth, « Invisibilité : sur l'épistémologie de la "reconnaissance" », trad. Olivier Voirol, in Axel Honneth, *La Société du mépris. Vers une nouvelle théorie critique*, Paris, La Découverte, 2006, p. 225-243.

Autre symptôme d'un trouble contemporain, ces deux acceptions savantes antagonistes trouvent chacune leur contrepartie dans la parole militante. La chose est particulièrement saillante dans certains discours des *tute blanche* ou des *black blocs*, dont nous avons précédemment observé les visibilitées vestimentaires sur le plan iconographique. Un(e) militant(e) anonyme décrivait les actions urbaines des *tute blanche* en ces termes :

Nous avons décidé d'envoyer des images et des signaux forts afin de ne laisser aucun doute sur nos intentions. Nous avons donc inventé, en fouinant dans les livres d'histoire ancienne, des systèmes de protection, comme des boucliers de Plexiglas à utiliser en formation en tortue, des armures de Caoutchouc mousse, et des cordons faits de chambres à air afin d'éviter les bâtons de la police. Tout cela était bien visible et bien évidemment conçu pour la défense [...]. Les gens peuvent voir des images télévisées impossibles à manipuler²³.

Ce témoignage traduit dans le vocabulaire de la visibilité une quête de représentation médiatique en réponse à une non-représentation politique. À l'inverse, d'autres écrits militants revendiquant le recours tactique au *black bloc* mettent l'accent sur les pièges de la visibilité déjà pointés par Foucault. L'occurrence la plus célèbre figure dans le manifeste *L'Insurrection qui vient* du Comité invisible, publié en 2007 : « Être visible, c'est être à découvert, c'est-à-dire avant tout vulnérable²⁴. » Outre la surveillance foucauldienne, cette acception de la visibilité convoque d'autres références théoriques (telles que la critique situationniste du spectacle), dont elle propose une articulation²⁵.

L'iconographie de la (non) représentation politique possède une historicité longue qui contraste avec ces usages foisonnants des concepts critiques de visibilité depuis moins de deux décennies. Une conclusion s'impose : c'est davantage à un « malaise dans la visibilité » qu'à un « malaise dans la représentation » auquel nous sommes aujourd'hui confrontés. Ou plus exactement, c'est à travers les notions de visibilité et d'invisibilité que les enjeux contemporains des représentations esthétiques et politiques ont récemment trouvé à se reformuler et à s'exprimer, aussi bien dans les savoirs savants que dans les discours militants.

Conclusion : de l'iconographie politique à l'iconologie politique

À l'issue de ces analyses, les antinomies de la représentation, leur formalisation iconographique et leur traductibilité discursive appellent trois constats conclusifs. Le premier est d'ordre thématique. L'imagerie du mouvement altermondialiste et celle du luddisme tracent le fil conducteur historiographique d'une « iconographie politique des dominé(e)s », dont l'étude doit compléter (sinon déplacer) les enseignements de l'« iconographie politique des dominants », encore majoritaire dans la littérature scientifique²⁶. L'enjeu, à nouveau, est de taille. Il ne s'agit pas simplement d'historiciser les représentations visuelles de groupes subalternes en lutte, de mouvements d'émancipation, des processus politiques de révolte ou de

23 Témoignage cité in Tim Jordan, *S'engager ! Les nouveaux militants, activistes, agitateurs...*, trad. Sophie Saurat, Paris, Autrement, 2003, p. 68.

24 Comité invisible, *L'Insurrection qui vient*, Paris, La fabrique, 2007, p. 102.

25 Maxime Boidy, « *Visual Culture Studies* : les matérialismes du visible », in Maxime Cervulle, Nelly Quemener et Florian Vörös (dir.), *Matérialismes, culture et communication. Tome 2. Cultural Studies, théories féministes et décoloniales*, Paris, Presses des Mines, 2016, p. 133-135.

26 Pour une approche novatrice de ce terrain d'enquête en sciences politiques, voir Xavier Crettiez et Pierre Piazza (dir.), « Iconographies rebelles », *Cultures & Conflits*, n° 91-92, 2013.

révolution. Il s'agit plutôt de typologiser les relations conflictuelles de la représentation politique et de la représentation visuelle du point de vue des populations dominées. Cet article a permis d'identifier trois nuances : la simple représentation visuelle de la non-représentation politique (luddisme) ; la représentation visuelle critique de la non-représentation politique (*tute bianca*) ; la représentation visuelle critique de la représentation politique en tant que telle (*black bloc*). Les deux derniers cas illustrent accessoirement l'existence potentielle de luttes de représentation entre différents modes esthétiques, c'est-à-dire la possibilité de leur coconstruction antagoniste dans certains contextes spécifiques²⁷. Pour leur part, le luddisme historique et la tactique du *black bloc* sont reliés par certaines catégories critiques, tel le concept de « luddisme civil » forgé par le politiste George Katsiaficas pour qualifier les destructions urbaines et les usages de l'action directe par les autonomes allemands²⁸.

Le deuxième constat est d'ordre conceptuel. Cet article ouvre un horizon d'analyse historique comparée de certains concepts définitoires des collectifs politiques, à l'appui de leurs mises en visibilité. Le concept principal, dominant, est sans conteste celui de « corps », classiquement illustré par le frontispice du *Léviathan* de Hobbes (fig. 2). Les éléments de corpus ici mobilisés délimitent les contours et les ramifications d'un autre concept qui lui fait pendant. Le « bloc » présente des occurrences non seulement sur le plan iconographique (fig. 1), mais aussi sur le plan de la théorie politique, à l'instar « des ensembles d'images » décrits par Georges Sorel, « capables d'évoquer *en bloc et par la seule intuition* » la réalité politique du socialisme révolutionnaire. Si ce type d'enquête s'apparente à une classique historiographie des idées politiques, elle ne saurait passer outre l'analyse de matériaux iconographiques et la mobilisation d'un outillage conceptuel encore minoritaire dans les sciences sociales et politiques francophones, par comparaison avec les aires germanique et anglo-américaine.

Le troisième constat est d'ordre épistémologique et méthodologique. L'iconographie politique, définie comme l'analyse, la description et l'interprétation de l'imagerie politique sous toutes ses formes matérielles (peintures, dessins, photographies, gravures, cartes postales, etc.) ne peut suffire à cerner les enjeux complexes de l'analyse visuelle des modes de représentation politique. Il convient de compléter cette approche par une *iconologie politique*. Celle-ci doit permettre de thématiser les rapports politiques du dicible au visible, du texte à l'image tant sur le registre de la traductibilité (dans le cas du *Léviathan* de Hobbes, la visualisation de la théorie textuelle par la gravure du frontispice) que sur le plan de la complémentarité, voire de l'antagonisme. « L'histoire de la culture est en partie l'histoire d'une longue lutte pour la domination entre les signes picturaux et linguistiques, chacune des

27 Maxime Boidy, « Visibilities in Words, Visibilities on Bodies : Academic Sociopolitical Theories of Visibility and Militant Teachings from the Genoa Summit of July 2001 », *FQS – Forum: Qualitative Sozialforschung*, t. 18, n° 2, 2017 [à paraître au moment de la rédaction de cet article].

28 « Le désespoir ressenti par de nombreux autonomes devant l'invasion de leur environnement sous-tend leur pratique du luddisme civil. De telles actions constituent une forme de désobéissance civile, bien qu'elles ne soient pas aussi acceptables que l'arrestation passive. De nombreux autonomes pensent que la préservation de leur mode de vie implique de détruire les machines de la société de consommation, et de s'opposer à toutes les forces qui visent à coloniser leur communauté » (George Katsiaficas, *The Subversion of Politics. European Autonomous Social Movements and the Decolonization of Everyday Life*, Edimbourg, AK Press, 2006, p. 174).

parties revendiquant des droits de propriété sur une “nature” qui lui serait propre²⁹ » : c’est à l’appui de ce constat que le théoricien américain W.J.T. Mitchell a redéfini le concept d’iconologie dont nous nous inspirons ici, comme une guerre du visible et du dicible, pétrie de jugements de valeur relatifs aux potentialités sémiotiques, pragmatiques et représentationnelles respectives du langage ou de l’imagerie. C’est précisément une telle guerre des signes et des représentations qu’illustre le propos de Georges Sorel dans les *Réflexions sur la violence*, lorsque le penseur socialiste rejette le registre du dicible, la délégation verbale, au profit des visibilités du tableau prolétarien produit par la grève générale.

BIRNBAUM Pierre, JEANPIERRE Laurent et ROGER Philippe (dir.), « Populismes », *Critique*, n° 776-777, 2012.

BOIDY Maxime, « *Visual Culture Studies* : les matérialismes du visible », in Maxime CERVILLE, Nelly QUEMENER et Florian VÖRÖS (dir.), *Matérialismes, culture et communication. Tome 2. Cultural Studies, théories féministes et décoloniales*, Paris, Presses des Mines, 2016, p. 125-139.

BOIDY Maxime, « Le *black bloc*, terrain visuel du global : éléments pour une iconologie politique de l’altermondialisme », *Terrains/Théories*, n° 5, 2016. [En ligne] <http://journals.openedition.org/teth/834> [consulté le 24 février 2017].

BOIDY Maxime, « Visibilities in Words, Visibilities on Bodies : Academic Sociopolitical Theories of Visibility and Militant Teachings from the Genoa Summit of July 2001 », *FQS – Forum : Qualitative Sozialforschung*, t. 18, n° 2, 2017 [à paraître au moment de la rédaction de cet article].

BOUTALEB Assia et ROUSSEL Violaine, « Introduction », *Sociétés contemporaines*, n° 74, 2009, p. 5-17.

COLSON Daniel, *Petit lexique philosophique de l’anarchisme. De Proudhon à Deleuze*, Paris, LGF, 2001.

COMITÉ INVISIBLE, *L’Insurrection qui vient*, Paris, La fabrique, 2007.

CRETTEZ Xavier et PIAZZA Pierre (dir.), « Iconographies rebelles », *Cultures & Conflits*, n° 91/92, 2013.

FOUCAULT Michel, *Surveiller et punir. Naissance de la prison*, Paris, Gallimard, 1975.

GAMBONI Dario, « Composing the Body Politic : Composite Images and Political Representation, 1651-2004 », in Bruno LATOUR et Peter WEIBEL (dir.), *Making Things Public : Atmospheres of Democracy*, Karlsruhe/Cambridge, ZKM Center for Art and Media/MIT Press, 2005, p. 162-195.

GAMBONI Dario, « Voir double : théorie de l’image et méthodologie de l’interprétation », in Jean-Hubert MARTIN (dir.), *Une image peut en cacher une autre. Arcimboldo - Dalí - Raetz*, Paris, Réunion des musées nationaux, 2009, p. XIV-XXV.

GELL Alfred, *L’Art et ses agents. Une théorie anthropologique*, trad. Olivier et Sophie RENAUT, Dijon, Les Presses du réel, 2009.

GINZBURG Carlo, « Représentation : le mot, l’idée, la chose », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, n° 46.6, 1991, p. 1219-1234.

GINZBURG Carlo, *Peur, révérence, terreur. Quatre essais d’iconographie politique*, trad. Martin RUEFF, Dijon, Les Presses du réel, 2013.

HONNETH Axel, « Invisibilité : sur l’épistémologie de la “reconnaissance” », trad. Olivier VOIROL, *La Société du mépris. Vers une nouvelle théorie critique*, Paris, La Découverte, 2006, p. 225-243.

29 W.J.T. Mitchell, *Iconologie. Image, texte, idéologie*, trad. Maxime Boidy et Stéphane Roth, Paris, Les Prairies ordinaires, 2009, p. 90.

JORDAN Tim, *S'engager ! Les nouveaux militants, activistes, agitateurs...*, trad. Sophie SAURAT, Paris, Autrement, 2003.

JOSCHKE Christian, « À quoi sert l'iconographie politique ? », *Perspective*, n° 1, 2012, p. 187-192.

KATSIAFICAS George, *The Subversion of Politics. European Autonomous Social Movements and the Decolonization of Everyday Life*, Edimbourg, AK Press, 2006.

LACLAU Ernesto, *La Raison populiste*, trad. Jean-Pierre RICARD, Paris, Seuil, 2007.

LATOUR Bruno, *Nous n'avons jamais été modernes. Essai d'anthropologie symétrique*, Paris, La Découverte, 1991.

MARIN Louis, *Le Portrait du roi*, Paris, Minuit, 1981.

MITCHELL W.J.T., *Iconologie. Image, texte, idéologie*, trad. Maxime BOIDY et Stéphane ROTH, Paris, Les Prairies ordinaires, 2009.

RIBONI Ulrike Lune, « *Riot porn* : de quoi parle-t-on ? », 7 janvier 2016. [En ligne] <http://window.hypotheses.org/267> [consulté le 24 février 2017].

SALE Kirkpatrick, *La Révolte luddite. Briseurs de machines à l'ère de l'industrialisation*, trad. Celia IZOARD, Montreuil, L'Échappée, 2006.

SOREL Georges, *Réflexions sur la violence*, Loverval, Labor, 2006.

SPIVAK Gayatri Chakravorty, *Les Subalternes peuvent-elles parler ?*, trad. Jérôme VIDAL, Paris, Amsterdam, 2009.